

Marc Marie marquis

de Bombelles

Quatre-vingt troisième évêque d'Amiens

Stéphane Grodée

Diplômé de l'Ecole du Louvre et de l'Institut d'art de la Sorbonne

Expert en tableaux et dessins anciens

Le visiteur des stalles de Notre-Dame d'Amiens tout comme le fidèle qui s'avance vers l'autel pour y recevoir la Sainte communion, foulent au pied, inévitablement, la dalle funéraire qui marque l'endroit où fut inhumé en 1822 Marc Marie, marquis de Bombelles, 83^{ème} évêque d'Amiens. Nous voyons ici son portrait réalisé « ad vivum » un an plus tôt par le très excellent Edouard Pingret, élève de David et peintre de la duchesse de Berry, princesse dont l'évêque d'Amiens était l'aumônier

Les contemporains nous rapportent qu'« il avait l'air noble et que ses manières étaient celles d'un grand seigneur », un regard bleu, mélange de douceur et de hauteur, nous donne toute la mesure patricienne de ce fin politique, cosmopolite et polyglotte, grand connaisseur des situations et des hommes, homme de Dieu et homme de bien, autrefois homme d'action sur le grand théâtre de la diplomatie européenne

Cette majestueuse effigie revêt des attributs inattendus chez un prélat : une croix de chevalier de l'ordre militaire de St Louis, celle de Commandeur de l'ordre diplomatique de St Lazare, et à la droite, à côté de l'anneau pastoral d'améthyste, l'anneau nuptial d'homme marié pour l'éternité. Tous symboles qui nous apprennent que le guerrier puis le ministre devint lévite après son veuvage. Dans « Mon cœur mis à nu » Charles Baudelaire déclare : « Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat. L'homme qui chante, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. Le reste est fait pour le fouet. » Marc Marie, marquis de Bombelles fut ainsi grand parmi les hommes en réunissant à lui seul les trois états : poète, prêtre et soldat. Poète il le demeura tout au long de sa vie et dans de nombreuses circonstances : à Versailles où le jeune courtisan émerveillait la reine et son entourage par sa faculté à improviser des vers qu'il chantait tout en s'accompagnant au piano-forte, comme en Prusse où le prêtre émigré protégeait ses ouailles des vicissitudes de la guerre en composant des suppliques versifiées possédant tant d'esprit, qu'il était impossible à l'occupant français de les rejeter, je vous en donnerai lecture plus après. Prêtre, chanoine, prélat mitré et enfin évêque dans la maturité de son âge et après son veuvage, Bombelles inaugura sa jeune vie en embrassant la carrière des armes, entrant dès l'âge de treize ans chez les mousquetaires noirs du roi Louis XV, un corps qui jouait à cette époque le rôle d'académie militaire. Il passera plus tard dans la cavalerie de ligne et les hussards pour participer aux trois dernières campagnes de la Guerre de Sept Ans où il fut blessé en 1760 au feu de la bataille de Corbach, il a alors dix-sept ans. Sa carrière militaire se terminera à Valmy, où reprenant les armes à près de cinquante ans, il servit dans l'Armée des Princes avec le grade de maréchal de camp, c'est-à-dire d'officier général. Plus tard, devenu évêque d'Amiens et par une insigne coquetterie, il fera broder sur sa mitre ses deux étoiles de général de brigade. Mais tout cela est bien peu dans l'accomplissement de son existence, « Quelle roman que ma vie » avait coutume de dire Napoléon Ier, cette métaphore pourrait s'appliquer à celle du marquis de Bombelles tant il déploya d'énergie et de mobilité au service de trois rois. Il appartient à cette famille de grands seigneurs cosmopolites de l'Ancien Régime qui gravirent toutes les marches de l'Europe pour y

rencontrer les plus éminents représentants du monde politique et intellectuel, et qui furent les mémorialistes de leur vie trépidante, je pense ici au prince Joseph de Ligne, au Cardinal de Bernis, et nomadisme sexuel mis à part car

Bombelles fut un parangon de vertus, Giacomo Casanova, chevalier de Seingalt. Dans cet ordre d'idée où le cosmopolitisme rejoint l'élitisme, il n'est pas anodin de relever que nous possédons deux relations littéraires concernant Bombelles, l'une par Goethe dans « Campagne de France » l'autre par Catherine II de Russie dans une lettre à Grimm...

Alors tentons de nous approcher de cet homme au destin hors du commun à travers quelques rubriques : le soldat, le diplomate, l'homme privé, le mari et le père, l'émigré et le prêtre, l'évêque d'Amiens et l'aumônier de la duchesse de Berry. Enfin, à la lueur de deux ouvrages parus récemment et qui donnent un regain d'actualité au marquis de Bombelles : « Les lettres intimes » éditées en 2009 et la dernière livraison de son « Journal » en 2013 qui couvre les années de son installation au siège épiscopal d'Amiens, nous évoquerons les bouleversements idéologiques nés dans l'esprit d'un homme d'Ancien Régime devenu évêque d'Amiens sous la seconde Restauration des Bourbons.

Marc Marie est né en 1744 à Bitche en Lorraine dans une famille de très ancienne noblesse dont l'origine remonte au XIV^{ème} siècle. Noblesse d'épée et de tradition militaire qui gagna sous les armes plus de prestige que de biens matériels, en somme une noblesse pauvre. Son père Henri François, lieutenant général des armées du roi, commande une garnison à la frontière de la Lorraine allemande et de la Sarre, il fut autrefois à la cour de Versailles le gouverneur du duc de Chartres, futur Philippe Egalité, et théoricien de l'art militaire, faisant adopter en 1750 « le pas cadencé emboîté » toujours en vigueur dans l'armée française. Par tradition familiale le jeune Marc Marie entre à treize ans dans le corps des mousquetaires du roi et nous l'avons vu se conduire avec honneur au cours des dernières campagnes de la Guerre de Sept Ans où il fut blessé. Nous le retrouvons à vingt ans lieutenant des Hussards du régiment de Bercheny à Abbeville ; l'évêque d'Amiens aimait à s'en ressouvenir dans son « Journal » à la date du 18 août 1821 : « Soixante ans se sont passés depuis que j'admirais à Amiens la belle promenade de la Hautoye, passant ici avec le régiment de Colonel Général Cavalerie où je servais en qualité de lieutenant. » et plus loin cette phrase : « Pauvre petit lieutenant, il ne voyait pas par quelle porte il pouvait jamais arriver à la fortune. » Cette porte allait s'ouvrir à lui, découvrant un personnage qui façonnera son destin et lui servira de mentor : le baron de Breteuil futur ministre de Louis XVI qui le fera entrer dans la carrière diplomatique. Une position d'autant plus intéressante pour Bombelles que selon les dispositions réglementaires de l'époque elle n'entravait en rien son avancement dans l'armée. Tout d'abord attaché à l'ambassade de Hollande à La Haye, il entra au Secret du roi Louis XV sous le duc de Broglie, puis conseiller d'ambassade à Vienne et à Naples, il devint ministre du roi Louis XVI près la Diète générale de l'Empire à Ratisbonne en janvier 1775, poste où prévalaient ses qualités de germaniste et de juriste spécialiste du Droit allemand. L'avancement dans les grades militaires ne se faisant pas attendre, non plus que les distinctions honorifiques, puisque brigadier d'infanterie en 1784 il devint quatre plus tard maréchal de camp, c'est-à-dire officier général, chevalier de St Louis et de St Lazare. Cette miniature nous le montre dans la trentaine, plutôt bel homme, poète et musicien, il apprit seul l'étude du clavecin pendant son séjour à Abbeville, très épris de littérature nous le verrons défendre Voltaire, sa culture et son charme agissent sur les femmes de son entourage mais son peu de fortune constitue un frein pour contracter une union flatteuse. Une famille alliée, les Mackau, d'aussi ancienne lignée que désargentée, arrange un mariage entre une petite Angélique tout juste âgée de quinze ans et Marc Marie de dix-huit ans son aîné. Angélique aurait dû être élevée à St Cyr, maison d'éducation instituée par Madame de Maintenon pour les rejetons de la noblesse pauvre, mais elle fut élevée à Versailles auprès de Madame Elisabeth sœur du roi Louis XVI, pour la simple raison que sa mère, la baronne de Mackau, possède la charge de sous-gouvernante des enfants de France. Les jeunes filles sont unies comme deux sœurs et leur affection durera jusqu'au martyre de Madame Elisabeth. Les deux amies se tutoient dans leur correspondance, Madame Elisabeth n'appelant Angélique de Bombelles que « Ma petite Bombe » ou « Ma Bombelinette » étant elle-même en retour appelée « Mon ange tutélaire

». Ne voulant pas être séparée de son amie par le mariage, Madame Elisabeth obtient pour elle la charge de Dame pour l'accompagner. Dès l'union célébrée le 19 janvier 1777, la félicité conjugale s'installe dans le couple, un amour profond unit ces deux êtres : ils sont Julie et Saint Preux, en quelque sorte des produits de leur temps à l'âme forgée par l'émergence du sensible et les progrès du sentiment. A n'en point douter ils ont lu Jean-Jacques et la parution en 2009 de leurs « Lettres intimes » en témoigne. Cette ouvrage contient des trésors dans l'expression de l'amour humain, les époux correspondant quotidiennement entre eux car immédiatement séparés par leur fonction à la cour : Angélique à Versailles auprès de Madame Elisabeth et Marc Marie à Ratisbonne en tant que ministre du roi, le couple ne se retrouvant que lors des congés accordés par Vergennes pour les Affaires Etrangères où par Madame Elisabeth pour le service à Versailles.

En voici quelques exemples : « La vraie sagesse pour un être sensible est d'aimer sans mesure une femme sans inconvénient »... « » « Un homme de mon âge est comme la bûche de Noël, il brûle longtemps après que la fête est passée, et toi mon Angélique tu ne fais que de naître pour les agréments que je fêterai en toi ». La naissance de leur premier enfant en 1780 décidera Bombelles à écrire un Journal pour l'instruction de sa descendance, 27 000 feuillets conservés aujourd'hui au château de Klam, propriété du jeune comte Klam-Martinic descendant du marquis. Ce journal publié en cinq volumes chez Droz à Genève accorde à mes yeux au marquis de Bombelles une place prépondérante parmi les mémorialistes français tant par ses qualités littéraires que par sa valeur historique.

Bombelles aimerait recevoir de l'avancement et vise l'ambassade de Constantinople, mais à la cour de Versailles les nominations, les promotions et les grâces, relèvent d'un complexe système d'influences au centre duquel se trouve la reine Marie-Antoinette. Il en découle toutes sortes de machinations à travers des coteries qui se font et se défont au casuel du favoritisme. Malheureusement pour Bombelles, Madame Elisabeth, ange tutélaire de sa femme, ne possède aucun crédit auprès de sa belle-sœur et pire encore le marquis, défendant âprement la France lors des négociations du traité de Teschen devant mettre fin au conflit de la succession de Bavière, s'oppose frontalement à son frère l'empereur Joseph II. Pour la reine un tel comportement s'apparente à un outrage fait aux Habsbourg, et partant, le marquis n'appartient pas au premier cercle de son entourage. La politique très antiautrichienne de Bombelles trouve un écho dans une lettre adressée par le chancelier Kaunitz à Joseph II : « Monsieur de Bombelles qui, de tous les temps, s'est toujours conduit de la façon du monde la plus odieuse, sans que je ne sache que nous ayons d'autres torts vis-à-vis de lui et moi en particulier, que celui de l'avoir accueilli et traité pendant qu'il était ici, beaucoup mieux que personnellement il ne le mérite. »

Néanmoins les négociations du traité furent conduites de telles manières par le baron de Breteuil et par sa créature Bombelles que l'on n'appelait pas autrement que « le Télémaque de Breteuil », qu'elles aboutirent à la Paix de Teschen marquée par un fameux cadeau diplomatique « La table de Breteuil » offerte par la cour de Saxe au baron de Breteuil. Il s'agit d'une œuvre de l'orfèvre de Dresde Neuber, constituée de gemmes, de pierres dures et de pierres précieuses, elle demeure conservée dans la famille au château de Breteuil dans la vallée de Chevreuse. Bombelles n'obtiendra pas l'ambassade convoitée de Constantinople mais celle de Lisbonne, à son retour dans les quelques années qui précèdent la Révolution, il mène une vie de courtisan à Versailles en attendant une nouvelle affectation. Malgré l'hostilité que Bombelles déclara à son frère l'empereur, la reine Marie-Antoinette n'est pas insensible aux talents de société du marquis ; ainsi réclame-t-elle de lui de l'entendre chanter des vers improvisés. Bombelles écrit : « Ce soir (6 octobre) étant chez Mme de Polignac, j'avais apporté à Mme de Guiche un air d'Allemande qu'elle avait trouvé joli : je le lui faisais exécuter au piano, tandis que la reine, de moitié avec Mme de Luynes, jouait au trictrac avec le baron de Bezenval.

La partie finissait et la reine, instruite par le baron de Bezenval de la facilité que j'ai de mettre des rimes en musique, a voulu que j'improvisasse en chantant et en m'accompagnant. Depuis longtemps je ne m'étais trouvé aussi embarrassé : me refuser à ce que désirait la reine était maussade parce que

le baron de Bezenval insistait sur ce qu'il appelait mon talent...j'ai rassemblé plus d'assurance qu'à moi n'appartient ; j'ai eu le succès dû à la complaisance sans prétention, la reine a paru s'amuser beaucoup, les jeunes femmes, Mme de Guiche et de Polastron, riaient de tout leur cœur, à les entendre, je serais resté à les divertir jusqu'à minuit. » Toujours à la cour, à une heure du matin, Bombelles est à nouveau sollicité ; il écrit : « Un bon souper leur a fait oublier leurs fatigues, et il était une heure du matin qu'ils exigeaient encore de moi de chanter en improvisant » Très bon musicien, claveciniste et piano-fortiste, improvisateur né, ses témoignages sur la musique que l'on donne à Versailles sont d'autant plus précieux qu'ils émanent d'un grand connaisseur ; par exemple le 8 novembre 1787 chez la comtesse d'Artois il entend la « Frescatana » de Giovanni Paisiello où la reine tient une partie chantée ; il écrit :

« le concert eut été charmant...si l'orchestre de la Chapelle du roi savait aller ensemble et en mesure » et plus loin cette relation passionnante qui semble avoir échappé aux historiens de la musique : « Quoique la reine ne rende pas toujours des sons d'une bien scrupuleuse justesse, elle en forme de très agréables et chante avec une grande méthode ; elle s'est très bien tirée du beau final de la Frescatana. » Un autre portrait de cour, très piquant et drôle, celui de Madame de Stäel que le marquis exécute. Il la rencontrera à de nombreuses reprises tout au long de sa vie, notamment pendant l'émigration où en bute au tyran corse elle retrouve en Prusse l'abbé de Bombelles, elle lui rappelle un éloge flatteur de sa part au moment de la parution de « Delphine », ce qu'il réfute immédiatement et avec visiblement la plus grande mauvaise foi. Nous ne pouvons aujourd'hui mesurer l'ampleur de la renommée de Mme de Stäel en Europe, la seule comparaison avec notre époque serait le statut de « star internationale », mais pour Bombelles elle demeure « ce célèbre énergumène, fille de ce jongleur de Necker ». Revenons plutôt à Versailles et à la relation que donne le marquis de la terrible Germaine : « La conversation de Mme de Stäel est comme un feu de billebaude, jamais elle n'offre un instant de repos, et pendant que sa langue prononce tantôt juste, tantôt au hasard mille mots qu'elle seule peut risquer de placer les uns à côté des autres, son visage ressemble à un boulet rouge. En sortant de chez M.de Montmorin, elle est allée porter ses flux de paroles chez Mme de Polignac, et là, un triple cercle de jeunes gens l'entourait pour entendre tout ce qu'elle ne cesse de dire d'extraordinaire sur l'amour qui semble toujours l'occuper et qu'elle n'inspire à personne. » Quelques mois avant la prise de la Bastille, Bombelles obtient le poste de ministre du roi auprès de la Sérénissime République de Venise ainsi que ses lettres de créances à la date du 19 mars 1789. Il s'agit d'un poste important occupé avant lui par le fameux cardinal de Bernis, il s'accompagne d'appointements élevés auquel s'ajoute une dotation liée aux frais de représentation. Bombelles nous le verrons plus tard y recevra Johann Wolfgang Goethe. Mais après le 14 juillet 1789, l'Assemblée Constituante réclame de tous les fonctionnaires la prestation d'un serment civique qu'en accord avec ses convictions Bombelles refusera de signer. Nous le retrouvons donc à ce moment démissionnaire, sans ressource, et avec une famille à charge. Emue par cette situation, la reine Marie-Caroline de Naples, sœur de Marie Antoinette, lui fera allouer une pension pour son entretien. Venise devient alors l'épicentre de l'émigration autour du comte d'Artois et du clan Polignac, ce que l'on a appelé « le parti de Venise ». Bombelles ne veut en aucun cas se rendre aux raisons du comte d'Artois, les menées et les visées de son conseiller Calonne lui paraissent ambiguës, il est lui l'agent de Louis XVI, « le Télémaque de Breteuil » et ne veut en aucun cas participer à une diplomatie fondée sur la duplicité.

L'hostilité s'installera dès lors entre le comte d'Artois et le marquis, elle ne prendra fin que sous la Restauration. Sa présence et son action à Venise n'ayant plus aucun sens, Bombelles quitte la Sérénissime pour s'installer en Suisse à Wardegg où le comte de Thurn met à sa disposition un château, la pension de la reine de Naples pourvoyant l'ordinaire. Les nouvelles de la surveillance étroite du roi lui parviennent : « on ne lui laisse que la vie végétale, on admire qu'il puisse s'en contenter » » écrit cruellement le cardinal de Bernis. Il est certain à ce moment que Bombelles, s'il n'entre pas directement dans sa préparation, est instruit par Fersen, Bouillé, Breteuil et Raigecourt du projet d'évasion du roi qui se terminera à Varennes. Ainsi Angélique de Bombelles y fait elle allusion dans une lettre à la marquise de Raigecourt datée du 22 juin 1791, le jour même de l'arrestation du roi : « Je suis comme vous dans des transes mortelles sur les résultats de ce qui se prépare.. » et plus

loin cette phrase prémonitrice : « Le peu de caractère et de résolution de notre souverain me fait trembler » en effet le baron de Goguelat accouru avec les cinquante hussards de Lauzun pouvait dégager le roi de la foule menaçante et ses premières paroles furent : « Sire, nous attendons vos ordres » mais demander des ordres à Louis XVI c'était la promesse latente de son indécision et la certitude de nourrir sa prévention louable à faire couler le sang, pusillanimité fatale comme l'avait pressenti Angélique de Bombelles. Au mois de janvier 1792, Bombelles sera investi par son mentor Breteuil d'une mission secrète à Saint Pétersbourg ; il s'agit de convaincre Catherine II de participer à « un congrès appuyé sur une force armée comme la meilleur manière d'arrêter les factieux » Mais pour l'impératrice une page est déjà tournée, dès lors que Louis XVI est prisonnier de la Constitution le vrai roi pour elle, c'est Monsieur ; ses regards sont tournés ailleurs, et certainement pas vers Breteuil qu'elle exécère et auquel elle voue un profond et très ancien ressentiment. Bien évidemment son émissaire Bombelles sera mal reçu pour ne pas dire maltraité, et il ne lui sera opposé qu'une fin de non-recevoir. Catherine II s'en ouvre ainsi dans une lettre adressée à Grimm : « Je ne me soucie point du tout de l'intrigant et petit méchant Bombelles, ci-devant ambassadeur du roi de France, présentement employé du baron de Breteuil... » elle le nomme plus loin « pâtissier d'intrigues », la fin de la lettre nous donne toute la mesure de l'excellence de ses renseignements : « Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on m'a fait valoir que le roi de France aimerait mieux se jeter dans les bras des jacobins que dans ceux de ses frères ». Quand bien même l'entrevue a-t-elle mal tourné, Bombelles comprend que ce jour-là il avait rendez-vous avec l'Histoire, il note dans son Journal en avril 1792 : « Je ne regretterai jamais d'y être venu. Je dirai à mes petits-enfants : j'ai vu Catherine, et j'aurai connu un pays qui, sans elle, eut perdu tout le fruit des travaux de Pierre Ier, qui, par elle, s'est élevé au plus haut degré de splendeur. » A son retour de Russie, Bombelles se met au service du prince de Condé et reprend les armes auprès des chefs de l'armée des princes, on le retrouve à Worms, à Willingen, porteur de ses deux étoiles de maréchal de camp, et c'est là que se situe une anecdote extraordinaire racontée par Goethe : imaginons le climat sépulcral régnant à la veille d'un assaut, des ombres projetées par la lumière d'un feu de bivouac, nous sommes en Champagne au camp de Valmy à la veille de l'affrontement, mais laissons parler Goethe qui s'y trouve pour accompagner les troupes du Grand-duc de Saxe-Weimar : « Parmi toutes les personnes dont le feu éclairait dans ce cercle la taille et le visage, j'aperçus un homme âgé que je crus reconnaître. Quand je m'en fus assuré, je m'approchai de lui, et il ne fut pas peu étonné de me voir là. C'était le marquis de Bombelles que j'avais vu à Venise quand j'accompagnai la duchesse Amélie. Il y résidait comme ambassadeur de France, il avait pris à cœur de rendre à cette excellente princesse le séjour de Venise aussi agréable que possible. Nos cris de surprise, la joie de nous revoir et nos souvenirs égayèrent ce moment sérieux ».

Suit toute une évocation d'un art de vivre à Venise que l'ambassadeur savait offrir à ses hôtes, l'arrivée de Goethe en gondole à l'ambassade sur le grand canal, les fêtes qui s'y donnaient, toutes marquées nous dit Goethe par « la gaieté et le bon goût ». Mais nous sommes à Valmy et l'heure est grave, l'instant ne se prête pas à l'évocation d'un monde heureux qui va disparaître, du moins Bombelles le ressent-il ainsi. Goethe poursuit : « Mais quelle ne fut pas ma surprise, à moi, qui avait cru le réjouir par un éloge sincère, de l'entendre s'écrier avec mélancolie : « Ne parlons plus de ces choses ! Ce temps est loin de moi. »

Après la retraite du Duc de Brunswick et la dispersion de l'armée de Condé, Bombelles retourne en Suisse à Wartegg où il suit dans « la Gazette de Berne » le calvaire du Temple, le procès du roi et enfin son supplice le 21 janvier 1793. Terrible affliction du couple Bombelles où se mêlent les sentiments religieux invoquant le martyr chrétien du Saint roi et ceux de révolte contre les « cannibales » : « notre nation est un composé de méchanceté et de lâcheté qui fait horreur » écrit la marquise de Bombelles à son amie Mme de Raigecourt le 18 février 1793. Le couple Bombelles va quitter la Suisse pour s'installer à Brünn en Moravie, l'actuelle de Brno en Tchéquie, le marquis suit la carrière militaire de ses fils, l'aîné Louis à Naples, le second Bitche dans l'armée autrichienne où le suivra bientôt Charles, Henri est aux études et la petite Caroline dans les jupes de sa mère. C'est à Brünn qu'arrivera la nouvelle du supplice de Mme Elisabeth, une épreuve ressentie si

douloureusement par la marquise qu'elle en perdra presque la raison, dans son testament dont la lecture est bouleversante, la princesse martyre lui offre ses cheveux. Enceinte de son sixième enfant et affaiblie par ces chagrins, Angélique de Bombelles meurt en couches à l'âge de 38 ans. Subitement le marquis n'existe plus au monde, il chérissait sa femme nous dit l'un de ses biographes « au-delà de l'humaine mesure » et la perte de celle qu'il appelait « sa boussole » ou « son ancre de salut » va le résoudre à prendre des résolutions d'autant plus impérieuses qu'il se retrouve avec une fillette et un nouveau-né, sans situation et en proie à des difficultés d'argent. Pénétré d'idées religieuses anciennes qui ne firent que croître à l'intérieur de son couple, l'amour divin se substituant à l'éros terrestre et le trône étant vacant, Bombelles se consacrera au service de l'autel. Le marquis met de l'ordre dans ses affaires, Caroline sera confiée au couvent des Dames de la Visitation de Vienne, la pension étant payée par son auguste marraine la reine de Naples, le nouveau-né Victor remis aux bons soins des trois filles du duc d'Aumont réunies à Brünn nous dit Bombelles « aux débris de ma famille » lui se retirera dans un couvent de Brünn pour s'y préparer à recevoir les ordres. Il écrit à son fils aîné Louis le 15 février 1803 : « C'est pénétré du désir d'améliorer le sort de mes chers enfants, que je me consacre au service des autels, pour, avec le temps, en retirer, en outre, des avantages spirituels, ceux de vivre de mon nouvel état et de ne pas morceler, par ma propre subsistance, celle de mon indigente famille. » plus loin il se réjouit de retrouver ses fils à Vienne afin de les voir présents au moment de la célébration de sa première messe. Dans cette même année 1803 l'abbé de Bombelles éprouvera à nouveau une écrasante douleur, la perte de son fils Bitche tué d'une balle française au siège d'Ulm alors qu'il combattait sous l'uniforme autrichien, un drame qui ne fera qu'entraîner une surenchère de sentiments anti-français que nous tenterons d'analyser plus loin. Grâce à la princesse de Tour et Taxis, l'abbé de Bombelles obtient en 1806 le cure d'Oppelsdorff en Silésie prussienne aujourd'hui en Pologne, et un an plus tard par le crédit du roi de Prusse le canonat d'Oberglogau (Glogowek en Pologne) et enfin la prélature de Breslau (Wraclaw, Pologne).

Pendant le siège de la forteresse de Neisse, ville voisine de sa cure d'Oppelsdorff, par les troupes françaises du général Vandamme, le curé prussien est amené à se rendre au quartier général français afin de trouver un moyen de protéger ses ouailles des réquisitions forcées et des corvées imposées aux paysans comme celles de creuser des tranchées. Et c'est là que se place un épisode émouvant, la confrontation d'un homme que la révolution a édifié (c'est-à-dire écrit Bombelles « un terroriste ») à un autre qu'elle a déchu. Le général Vandamme connaît le passé du marquis et leur égalité de grade dans l'armée (ils sont tous deux généraux de brigade) facilite le dialogue, Bombelles écrit « J'eus la consolation de sauver deux villages dont j'étais le curé des horreurs de la guerre ; un général français formé à l'école des terroristes...se fit au grand étonnement de tout le monde, l'honneur d'honorer ma vieillesse, mon ancienne existence et mon ministère pastoral, il ne me refusa rien de ce que je lui demandais en faveur de mes paroissiens et même de la contrée ». Nous pensons inévitablement à ce moment aux personnages créés par Pierre Fresnay et Erich Von Stroheim dans « La grande illusion » de Jean Renoir. Bombelles compose une supplique au général Vandamme qui lui sera présentée par une jeune fille qui désire voir son père octogénaire exempté des corvées de tranchées, et là le poète de cour ressurgit :

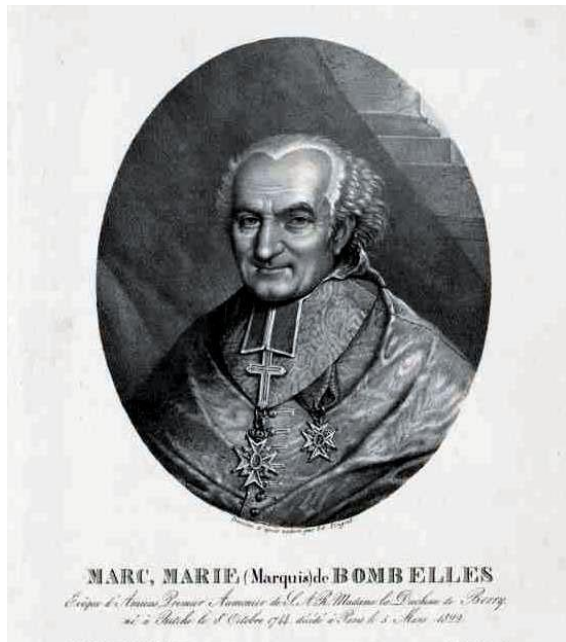
*La jeune fille de vingt ans,
Enfant d'un père octogénaire.
En vous portant mes
compliments, Vous adressera
la prière De rendre l'auteur de
ses jours
Aux vœux d'un malheureux ménage.
Accablé sous le poids de l'âge Le
vieillard n'est d'aucun secours.
Le général, bon fils, bon père,*

*Accueillera de tels soupirs ;
Je sais et suis loin de le taire,
Qu'au premier rang de ses
plaisirs, Est celui de bien faire !*

Comment résister à tant d'esprit et de talent sinon d'accorder la grâce. Mais tout ne va pas si bien dans le meilleur des mondes, et soit maladresse ou provocation, l'abbé de Bombelles rend visite le 20 août 1808 au général Pajol en compagnie de son fils revêtu de l'uniforme de capitaine de l'armée autrichienne ; Bombelles écrit : « Sa politesse a été accompagnée d'un peu d'embarras parce qu'il est bon homme et qu'il a vu avec peine un jeune capitaine autrichien contre lequel il sait qu'il sera vraisemblablement en guerre d'ici un mois » Sans doute cette entrevue a-t-elle été interprétée comme une provocation, car un peu plus tard, sur l'ordre du Maréchal Davout arrivé en Silésie avec son corps d'armée, Pujol ira saisir les papiers du marquis soupçonné d'intelligence avec les ennemis du gouvernement français. Il est à noter également que sur un plan liturgique, le curé-doyen s'était refusé à faire chanter le 15 août, date anniversaire de la naissance de Napoléon Ier, le « Te Deum » et le « Salvum fac Napoleonem ». Les sentiments anti-français vont se manifester avec de plus en plus de vigueur dans sa correspondance, car après avoir perdu un fils à Ulm en 1803, Henri est blessé en 1809 à la bataille d'Essling où le maréchal Lannes perdra la vie, et Charles blessé également la même année à Eckmühl. Le 7 juin 1809, il écrit dans son Journal : « Tout mon sang ne circule plus que pour la monarchie autrichienne, je ne vis qu'en elle et en mes enfants qui la servent de cœur et d'âme » Evidemment cette affirmation choque notre sensibilité contemporaine forgée par l'éducation républicaine que nous avons reçue, mais bien souvent, l'enquête historique est faussée dès lors qu'elle se mesure à l'aune des présupposés modernes. Souvenons-nous également qu'il ne s'agit pas là pour lui d'une pente naturelle et qu'il était sous l'Ancien Régime le fer de lance de l'opposition à l'Autriche, simplement pour lui, la seule légitimité d'une construction sociale c'est la monarchie de Droit divin, il y a Dieu et le roi, le trône et l'autel, la patrie n'existe pas sans cette architecture verticale. A ce point d'ailleurs qu'il n'aura de cesse sous la Restauration des Bourbons de réclamer, sans succès, la réintégration de ses fils dans l'armée française, il écrit au comte de La Ferronnays après les Cent Jours : « Ils veulent servir leur patrie et ne servir que leur patrie depuis qu'elle est rentrée sous son véritable maître. Je sollicite pour eux des postes qu'ils rempliraient avec honneur, et je m'entends dire « vos fils sont bien placés en Autriche, ils devraient y rester » je me tais sur ce qu'un tel conseil a d'anti-français ». Le paradoxe ne constitue pas le moindre des traits du caractère du marquis, la Révolution marquant une ligne de fracture dans la genèse de ses sentiments. Sous l'Ancien Régime plusieurs de ses déclarations s'inscrivent dans l'esprit des Lumières, avec lequel peut-être même, partageait-il tout du moins avant son mariage l'indifférence religieuse ; il prend la défense de Voltaire contre l'arbitraire et s'élève contre la persécution des juifs et des protestants qu'il regarde comme une « barbarie », il revendique l'édit de tolérance pris par le roi en 1787 : « Le roi vient de satisfaire aux désirs qu'avaient tous les honnêtes gens du royaume de voir nos compatriotes protestants jouir de l'état-civil avoué et protégé qu'un reste de barbarie pouvait seul leur faire refuser », il rend hommage à son mentor le baron de Breteuil qui a « cherché constamment à adoucir le sort des protestants du royaume et à effacer cette barbare distinction qu'un culte différent établissait entre les sujets du roi. » Profondément acquis aux progrès de la médecine et notamment à l'inoculation de la vaccine pour lutter contre la variole, il est l'un des tout premiers à la cour à faire vacciner ses enfants. On le sait fréquenter des loges maçonniques... En revanche devenu curé en Prusse il luttera contre l'« Illuminisme » mouvement théosophico-maçonnique qui se répand alors en Allemagne, et en tant qu'évêque d'Amiens se rangeant dans le camp des « ultras » il manifesterà son l'hostilité envers les protestants, il écrit ainsi dans son Journal en 1820 : « le 8 février à Amiens... J'ai eu encore à batailler ces deux jours-ci pour que la poignée de protestants qui se trouve dans ce département comme un est à 500, ne profite pas autant qu'elle le voudrait de l'indécente protection que lui accorde M. Guizot et de l'impudence avec laquelle un M. Mourgues, fabricant à la porte de Doullens, met à profit

l'irréligion du sous-préfet, M. de Verville, pour obtenir des avantages absurdes à demander » Enfin pour résumer la pensée de ce tenant du camp des « Ultras », les philosophes sont à l'origine de tous les maux de la société, les juifs et les protestants, des sectes « très ennemies de nous autres », Béranger le chansonnier, l'auteur « de la plus impie des productions », une créature de « l'enfer déchainé » . Le plus étonnant c'est sans doute son retournement d'opinion concernant l'inoculation, alors qu'il en fut un zélé propagandiste et un pionnier en faisant vacciner sa famille. A la date du 19 décembre 1820 il écrit : « Dans le courant de l'été passé le fameux comité de la vaccine, composé de ce qu'il y a de plus révolutionnaire à Amiens vint faire ses doléances sur le peu de penchant que le peuple avait à laisser vacciner ses enfants... et me demander un mandement pour engager le peuple à mieux apprécier les avantages de la vaccine. Comme je n'en suis nullement convaincu...je me suis refusé à faire publier dans la chaire de vérité des déclarations d'autant plus hors de saison qu'il y a des disputes entre les docteurs...sur l'infailibilité de cette inoculation. » Ici la mauvaise foi de « l'Ultra » domine la pensée du pontife en cherchant à circonvenir des menées progressistes au sein du diocèse. Un autre paradoxe, amusant celui-ci, se trouve dans un mandement que l'évêque d'Amiens prend contre l'organisation des bals publics après avoir entendu le Père Druillet, Supérieur de Saint-Acheul, lui exposer « les inconvénients des bals et de tous les plaisirs publics » ; or, si nous nous rapportons aux Mémoires du maréchal de Castellane nous découvrons l'évocation de ce souvenir : »M de Bombelles nous joua un soir chez M. de la Ferronnays des valse et contredanses sur le piano ; il a même un peu dansé. Ce bon évêque n'aura pas été, je l'espère, damné pour cela ».

Après les Cent Jours et au moment de la seconde Restauration des Bourbons, l'abbé de Bombelles s'installe à Paris rue de la Ville l'Evêque dans le quartier aristocratique du Roule, non loin de l'Elysée-Bourbon (actuel palais de l'Elysée) résidence de la duchesse de Berry dont il est l'aumônier. L'inaction lui pèse tant il incarne « la mobilité faite homme » comme le dit l'un de ses biographes ; son énergie demeure intacte et quand un projet d'ambassade au Brésil se présente, il propose à 71 ans sa candidature : « Peut-être regardera-t-on encore cette démarche comme celle d'un vieux fou...On dit que le voyage ne doit être que de neuf mois. Je ne crains pas la mer et si je ne survivais pas à cette campagne,...j'avoue qu'alors je serais bien aise d'avoir acquis quelque connaissance du Nouveau monde à ajouter à celles que j'ai de l'ancien ». Il propose ses services à Talleyrand qui au moment du Congrès de Vienne l'a invité au palais Wittgenstein afin de le



consulter sur la constitution d'une monarchie parlementaire, c'est la parole du juriste et de l'homme d'expérience qui intéresse le prince et nous pouvons mesurer la considération qu'il portait à Bombelles à l'idée qu'un tel génie de la politique ne s'embarrassait pas d'avis subalternes. Avec une certaine autosatisfaction, Bombelles note dans son journal : « Quant à moi, j'ai pu être flatté du soin qu'a pris le prince de me faire goûter ses opinions. Il ne s'en donne pas habituellement la peine ». Talleyrand qui partageait avec Bombelles la nostalgie d'un passé béni : « Ceux qui n'ont pas connu l'Ancien régime ne pourront jamais savoir ce qu'était la douceur de vivre » disait-il ; Bombelles trouve même que l'art de la conversation s'est déprécié, il écrit le 19 janvier 1821 : « Je suis allé finir la journée dans une réunion de personnes toutes bien intentionnées et parmi lesquelles étaient plusieurs hommes

d'esprit. J'ai eu à remarquer, là comme souvent ailleurs, que la Révolution nous a valu une rage de discuter et une pédanterie dans la discussion aussi remarquable que fatigante. » Le marquis fait sa cour à Louis XVIII attendant de lui son installation à un siège épiscopal, les rapports avec le

roipodagre ne furent jamais marqués au bon coin d'une auguste et aimable considération, en revanche ils se sont améliorés avec Monsieur « excellent frère, intéressant prince, loyal seigneur » écrit-il. Bombelles ayant refusé Blois il est désormais pressenti pour Amiens, il note dans son Journal le 18 août 1817 : « Le roi rarement m'adresse la parole, il m'a parlé aujourd'hui... , et cela d'un air riant et bon, ce qui a persuadé les courtisans que j'étais décidément nommé à Amiens car à la cour, tout est sujet d'observation surtout pour les êtres qui se vouent à ne faire que cela. » Sacré évêque d'Amiens cette même année Louis XVIII le taquinera par la suite avec un peu de facilité, ainsi Monseigneur de Bombelles le rapporte-t-il dans son Journal : « Le roi...m'a appelé pour me dire : « Monsieur l'évêque d'Amiens, comment vont vos enfants ? » ce qui a fait rire tout ce qui était dans le cabinet de SM ». Après lui avoir donné la première communion, Bombelles confèrera le sacrement de mariage à sa fille Caroline le 4 juillet 1819, convolant avec un picard, le vicomte Biaudos de Castéja, fidèle et loyal officier qui suivit le roi à Gand, né au château de Framerville dans la Somme qui deviendra la résidence du couple. L'évêque d'Amiens prendra en charge son diocèse en déployant sur le terrain pastoral une énergie farouche, qui s'accompagnera d'une organisation et d'une méthode de travail toute militaire. « La mobilité faite homme » entreprend de visiter l'ensemble d'un diocèse beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui, constitué de 575 paroisses alors qu'il n'en compte plus actuellement que 49, et comprenant des villes importantes comme Beauvais, Senlis, Noyon et Compiègne, car il englobait à cette époque l'actuel diocèse de Beauvais. En six mois il en visite 103, monte en chaire 87 fois, et administre le sacrement de confirmation à 42 683 adultes et enfants...Son vicaire général l'abbé Duminy se rengorge « Il a la confirmomanie, il ne se reposera pas tant qu'il n'ait pas souffleté tout son diocèse. » (L'abbé Duminy dont une rue d'Amiens porte le nom était un prêtre insermenté qui avait émigré en Allemagne en 1792, Bombelles écrit de lui en 1817 qu'il est doué « d'un bel extérieur » et qu'il s'exprime « en homme bien élevé ».) L'évêque se rend tout à la fois à Canaples et à Yvrench où il célèbre en plein air et prône juché sur une table de ferme, qu'à l'abbaye du Gard et à Valloires au cours d'un culte dont la magnificence dure trois heures. En grand aristocrate, Monseigneur de Bombelles est à l'aise partout, aussi bien chez ses amis Rougé au château de Moreuil où une très ancienne amitié l'unit au marquis Adrien de Rougé, député de la Somme dans le camp des « ultras » ou à Bertangles, dans visite rapportée le 4 août 1821 « Je suis venu dîner et coucher au château de Bertangles où Mme la marquise de Clermont m'a reçu à merveille » qu'à la table des fidèles de la campagne où l'attend un rustique et copieux repas qui écrit-il « avec force pâtés et kyrielle de vins, nous a fait perdre une heure, mais comment faire ? C'est la manière dont les excellents picards font honneur à leur évêque ». Cette impatience de perdre une heure est non seulement liée à ce que l'on appellerait aujourd'hui une hyperactivité, mais également au sentiment qu'arrivé à 75 ans, l'âge de la retraite de nos jours pour un évêque, les heures sont désormais comptées. Pour preuve, son secrétaire l'abbé Clabaut, note cet emportement un peu vif de Monseigneur contre l'un de ses collaborateurs arrivé en retard de cinq minutes à un rendez-vous de travail : « Imbécile, ne sais-tu pas que pour moi les minutes sont des années ! ». Il fut le restaurateur de la messe de minuit à la cathédrale d'Amiens, ainsi écrit-il dans son Journal à la date du 15 décembre 1819 : « Depuis dix ans à onze ans ; l'on ne célébrait plus ni dans la cathédrale ni dans les paroisses de la ville la messe de minuit...J'ai tenu au rétablissement de cette pieuse solennité » Toute son activité pastorale tend à vouloir effacer dans les cœurs les stigmates laissées par la période révolutionnaire, il n'a par ailleurs de cesse que de régulariser des mariages contractés civilement, son apostolat consiste à ramener dans le sein de l'Eglise les brebis dispersées par la tourmente révolutionnaire et à édifier des jeunes âmes qui écrit-il : « n'ont pas entendu un mot de religion leur être dit et qui, par l'abandon où ce pays est laissé depuis si longtemps, sont presque dans le cas de l'ignorance invincible.. » Par ailleurs aumônier de la duchesse de Berry, Monseigneur de Bombelles assure également son service à la cour où il enrage de retrouver d'anciennes connaissances qui lui furent hostiles pendant l'émigration et parmi elles le maréchal Davout qui, souvenons-nous, lui fit saisir ses papiers au cours d'une perquisition au motif de menées antifranchaises. Bombelles écrit le 7 septembre 1817 « Au retour de la messe du roi où je suivais ma princesse dans le cabinet de SM, je me suis trouvé à côté d'une grosse et commune figure en habit d'officier général : je l'ai remarqué

davantage quand je l'ai entendu nommer par le roi « M. le prince d'Eckmühl » Alors j'ai vu que c'était le maréchal Davout auquel il n'a pas tenu de me faire arrêter et peut être périr, ce même révolutionnaire qui, dans les Cent Jours, a été ministre de Napoléon... Le cœur se soulève de dégoût en voyant de telle gens si favorisés du prince qu'ils ont si indignement trahit. » Bombelles demeure très attaché à « sa » princesse qui emportait tous les cœurs et qui fut parmi toutes les femmes de la cour un oiseau de paradis dans un troupeau d'oies. L'empire de son charme, de ses talents, de son goût, de sa nature bienveillante et exquise, ajouté à ce qui fera plus tard son courage et sa témérité, font de cette princesse un objet d'adoration pour ses nombreux fidèles d'aujourd'hui, historiens et collectionneurs. L'assassinat du duc de Berry le 14 février 1820 par l'anarchiste Louvel provoque un émoi profond chez Bombelles, il apprend la nouvelle alors qu'il se trouve à Amiens dans ses appartements de l'évêché au matin du 15, de la part du député de la Somme Blin de Bourdon et peu après du préfet Allonville ; le cœur flétri car Bombelles aimait sincèrement cet ancien compagnon d'armes, il fait atteler et part immédiatement pour l'Elysée-Bourbon. Un mandement recommande le prince aux prières des fidèles. Contrepartie heureuse de l'horrible forfait visant à éteindre la dynastie, Louis XVIII étant sans descendance, un autre mandement annoncera quelques mois après la naissance de « l'enfant du miracle » venu au monde mâle, la race des Bourbons n'était donc pas anéantie. L'évêque d'Amiens ondoya Henri « Dieudonné » avec l'eau du Jourdain ramenée de terre Sainte par Chateaubriand. Le 24 mai 1821 la princesse se rendra en pèlerinage d'actions de grâces à ND de Liesse, nous la voyons ici au centre de l'image en deuil de cour, robe blanche et crêpe noir, recevant la communion des mains de son aumônier. Dans les mois qui suivirent Monseigneur de Bombelles ressentit les premières atteintes d'un mal qui allait l'emporter. Il rendit l'âme le 5 mars 1822 au Palais de l'Elysée Bourbon, résidence de sa chère princesse. Le corps du prélat fut ramené à Amiens et inhumé dans le chœur de la cathédrale par permission expresse du roi. Une note manuscrite conservée aux Archives diocésaines, nous apprend que son fils Charles est venu s'y recueillir le 4 mars 1850 : « M. le comte de Bombelles a passé par Amiens, samedi dernier. Il est venu prier sur la tombe de son illustre père inhumé, il y a vingt-huit ans dans le chœur de la cathédrale. Depuis la mort de l'Impératrice Marie-Louise, M. le comte de Bombelles habite Vienne ». Précisons qu'il s'agit de l'impératrice Marie-Louise de Habsbourg, veuve de Napoléon Ier que Charles de Bombelles avait épousé en 1834 à la suite du décès de son second mari le maréchal Neipperg. Devenue archiduchesse de Parme selon la décision du Congrès de Vienne, insoucieuse de ses devoirs, influençable et prodigue, il fallait à la suite de l'excellent Neipperg un homme capable de maîtriser l'ex-impératrice des français et de gouverner ce petit état. Metternich songea à Bombelles fils qu'il imposa à Marie-Louise avec le titre de Grand Maître de la cour de Parme, il s'y révéla un remarquable administrateur tout comme un époux adulé, Marie-Louise écrivant à la comtesse de Crenneville « C'est un homme

si vertueux, c'est une vraie trouvaille, c'est un saint et un homme aimable en société. »

Nous arrivons à la fin de ce portrait du 83^{ème} évêque d'Amiens pour lequel j'ai ressenti une véritable attraction et conçu une vaste admiration, tant il fut grand parmi les hommes et grand parmi les Amiénois. Nul mieux que lui n'a mieux illustré la devise de notre cité « un lien puissant m'unit au lys ».